

Le livre de Tobie.

Lisez le livre de Tobie avait dit à mon père ma grand-mère valdôtaine, ma grand-mère Borettaz. Si ça s'était passé maintenant, j'aurais dit plutôt ma grand-mère Jacquin. L'époque aidant, elle aurait pu parachever son insubordination conjugale, qu'avait probablement fomentée et entretenue le fossé important (attesté par l'étymologie) entre les deux patronymes. Mais ceci est une autre histoire.

C'était chez elle, à La Tour de Peilz, entre Vevey et Montreux, au bord du Léman, aux confins duquel les brumes de chaleur donnent l'été l'allure d'horizons marins. Mais était-ce en 1937, avant que mes parents ne se marient *in extremis*, ou bien plus tôt à l'époque bizertine de toutes les insouciances ? C'est ce que je ne saurai plus, ignorant jusqu'à ce qu'ils meurent que les mémoires s'engloutissent avec les êtres et disloquent celles de ceux qui restent.

Et voilà que m'apparaît que je ne sais rien non plus de ce qui incitait ma mère à m'en parler. Était-ce parce que la recommandation avait comme scellé la rencontre de deux mondes de la Bible, l'hébraïque et sa christianisation ; ou parce que le sens lui en avait été barré, en dépit de l'école du dimanche, par sa propre irréductible incroyance aux sornettes de la religion ? Ou encore parce que, s'agissant de paroles qui pouvaient passer pour les dernières qu'elle lui avait entendu prononcer, c'était une manière de la pérenniser et dans la même foulée d'accroître les chances que l'énigme soit un jour déchiffrée ?

Si je me mets à penser à tout ça, c'est que je viens juste de croire découvrir en quoi le livre de Tobie pouvait avoir un lien avec mon père. Pourquoi juste celui-là de livre, et pas un des autres ? Pour tout arranger, apocryphe ou, au mieux, deutérocannonique. Et du même coup le désir me revient, tenaillant, immédiat, de le lui dire pour retrouver l'expression de son visage dans ces moments : *Qu'est-ce que tu vas encore chercher*, et ressentir le pincement déçu de ne l'avoir pas épatée, de n'avoir pas réussi à surprendre les principes par lesquels elle me, et se, refusait sa tendresse. Car, maintenant qu'ils ne sont plus, je sais que les orages qui pouvaient en résulter en formaient la manifestation la plus intense.

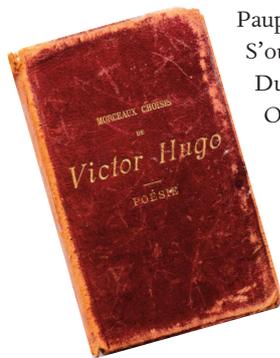
Dans la lumière verticale d'un jour de juin, le rabbin a dit que *simha* et *roffé*, lignées des disparus qui rassemblaient l'assistance, voulaient dire *joie* et *guérisseur*. Et moi à cet instant j'ai pensé *taieb*, à *taieb*, le bien nommé, qui était mort sans tambour ni trompette et porté en terre « dans la plus stricte intimité familiale », au sens on ne peut plus propre de l'expression consacrée. Nous étions, ombre d'un cortège, juste sa garde rapprochée, six en tout et pour tout, réunis à une semaine près comme pour son anniversaire.



Tout était un peu irréal : les fossoyeurs, à distance, qui semblaient occupés à on ne savait quelle tâche et n'assister à l'enterrement que par accident; l'officiant des pompes funèbres, déjà et pour mon père en grand appareil, tel qu'aux obsèques de François Mitterrand en Charente trois ans après ; mon frère et sa famille, figés et soudés comme sous l'effet qu'on voit au blizzard; maman en retrait dans la R5, une main appuyée sur sa canne par une journée qui rappelait les prés pentus de Champ-de-Ban et leurs primevères; et moi, façon dérisoire de clergyman de western, un volume de *Morceaux choisis* de Victor Hugo en guise de bible, différant la mise en terre par une ultime mise en vie. A posteriori, ce bouquin à couverture de cuir bordeaux, vestige des larcins de ma tante Denise ou de ses fils, a grossi les participants de plusieurs présents aussi inattendus qu'invisibles. Si l'on tient compte de l'étiquette collée, du cachet de bibliothèque, de l'adresse typographique, et d'une signature calligraphiée à l'ancienne, la *Librairie-Papeterie J. Danguin*, Fournisseur des Écoles, 21, rue Al-Djazira à Tunis, les *Jeunesses Communistes de Tunisie du Cercle Guy Môquet*, la *Librairie Ch. Delagrave* 15, rue Soufflot à Paris, l'imprimerie *Paul Brodard* à Coulommiers, et apparemment aussi une propriétaire inconnue au nom proustien et en l'occurrence comme prédestiné, *Odette de Gentile*, se sont associés à l'hommage rendu par le poète à un homme qui, jusqu'à la fin de sa vie, était capable de réciter des pages entières de son œuvre :

L'aurore s'allume,
L'ombre épaisse fuit;

Le rêve et la brume
Vont où va la nuit;
Paupières et rosés
S'ouvrent demi-closes,
Du réveil des choses
On entend le bruit.



Tout chante et murmure,
Tout parle à la fois,
Fumée et verdure,
Les nids et les toits;
Le vent parle aux chênes,
L'eau parle aux fontaines;

Toutes les haleines

Deviennent des voix.

Tout reprend son âme,
L'enfant son hochet,
Le foyer sa flamme,
Le luth son archet;
Folie ou démente,
Dans le monde immense,
Chacun recommence
Ce qu'il ébauchait.
Qu'on pense ou qu'on aime,
Sans cesse agité,
Vers un but suprême,

Tout vole emporté ;
 L'esquif cherche un môle,
 L'abeille un vieux saule,
 La boussole un pôle,
 Moi la vérité.

C'était moins épouvantant que les djinns, dont les interprétations qu'il me faisait à la tombée de la nuit impressionnaient mon enfance, et dont l'essaim m'avait assailli le soir de sa mort. J'ai un peu triché avec Victor Hugo. Au vers final, je n'ai pas lu *Moi la vérité*. J'ai substitué *Lui l'honnêteté*. N'étaient le nombre des pieds ou la rime, j'aurais pu dire lui la « bonté », ou mieux lui la « vertu » au sens que le mot avait pour les Anciens. Oui, pour lui qui savait si bien le poids des mots, c'est « Lui la *uirtus* » que j'aurais dû déclamer et proclamer à la face des vivants.

Simha et *rofe* ou *roffe* signifient bien en hébreu « joie » et « médecin » et *taieb* en arabe « bon, bienfaisant ». J'ai regardé sur Internet, parce que j'aime les mots et leur histoire, et les histoires que leur histoire raconte. Je n'en fais pas savoir. Ni mystère, ni commerce. Je ne les retiens pas. C'est plutôt eux qui me prennent dans leurs rets étrangers, qui m'entraînent, m'attardent et me gardent captivée dans leurs dédales labyrinthiques. Au fond ç'a été une veine que la tour de Babel ait énervé Yahvé. Langues et hommes sur la terre n'auraient pas été divers. Et ç'a en été une plus grande que la passion égarant sa raison, Yahvé ait en partie raté pour les langues ce qu'il a complètement réussi pour les hommes. En secret les langues conservent des contacts, permettant des communications inespérées à ceux qui pénètrent leurs arcanes. Au *tayyib* arabe, à celui qui est bon, fait face l'hébreu *tób*. Pas seulement celui de *mazel tov* (*mazzâlṭôb*), mais celui de *tobhiyah*, *tobyyah* (*ṭôbiyāh*) du βιβλος λογων Τωβιτ, du *livre de Tobie*, ou ספר דברי טובי, si ce texte existait en hébreu.



Et voilà comment, pour moi et que je voudrais que ma mère sache, que mes parents sachent, *Tobie* est devenu, sans égard pour les préséances, le palimpseste de *Taieb*. A l'instant de cette superposition d'écritures, le nom de mon père, grâce au jeu des errances géographiques et aux confluences des racines sémitiques, a pris, en sous-main, et à Dieu et sa Providence près il est vrai, figure biblique. Mais en bout de course pas celle vers laquelle l'orthographe française m'orientait.

Comme toujours avec la Bible, c'est très embrouillé. Et dans la famille ce n'est pas simple non plus. Je ne sais pas trop comment ma grand-mère entendait et écrivait le nom du livre, elle l'*ital-i-e-n-n-e* vivant en Suisse dans un canton protestant. Mais moi, sur la foi du français, je l'entendais *Tobie*. En anglais, dans les articles consacrés au sujet, c'est écrit *Tobit*. Même son de cloche dans la Septante, le livre c'est le livre de *Tobit* : βιβλος λογων Τωβιτ. La Vulgate, elle, ne fait pas le détail : *Tobie* ou *Tobit*, c'est toujours *Tobias*. Mais deux noms ou un seul, reste que « dessous » il y a

bien deux personnes : un père et son fils. Alors, livre de *Tobit* ou de *Tobie*, ça a l'air de pas grand chose, mais ça change pas mal la vision de l'histoire. Selon *Tobit* ou *Tobie*, le récit s'ordonne autour du père, ou bien autour du fils. Et même, nommer identiquement les deux personnes n'anéantit pas cette double lecture en confondant ses deux sujets. C'est au contraire rendre en quelque sorte possible le passage de l'un à l'autre, ou le va-et-vient entre les deux.

Mais considérer plutôt le père, quand l'attention a longtemps été braquée sur les tribulations extravagantes du fils, déclenche des rencontres étonnantes. La plus amusante est de pouvoir croire retrouver ma mère en cette Anna que le père prit pour femme. Au fil du récit, par imprégnation graduelle, en dépit d'avatars et de tourments dignes des mille et une nuits, la plus poignante est de reconnaître dans les recommandations adressées au fils les principes mêmes dont, hors la religion et ses pratiques, mon père nous instruisait dans l'exercice de sa vie.

Non, grand-mère Célestine Jacquin, dont je me sens si proche quoique nous ne soyons jamais vues, il n'était pas besoin, au seuil du foyer qu'il allait fonder, d'exhorter mon père à vivre droitement. Mon père n'était pas le fils. Il était avant. Il était *Tobit*.

Darius.

Mon oncle Darius est un personnage.

J'entends et je vois encore ma mère prononcer « *Darius* » avec une telle fierté dans la voix et le maintien qu'immédiatement Darius était pour moi le roi des Perses qui s'avançait. Evidemment pas, malgré son imposante armée, le Darius qu'Alexandre avait ratatiné à la bataille du Granique, mais l'autre, le premier du nom dans la lignée des Achéménides, Darayavoush, Dareios, Darius le Grand, quoi !

Elle aurait pu en vouloir à son frère de l'avoir traitée de « *sale cafard* » aussi souvent que, naïve, elle répondait au père, au devant duquel elle se portait le soir en sautillant et qui la questionnait sur la journée passée, *qu'elle avait été avec maman au château, que maman avait bu le café avec la tante, et patati patatras*, tous éléments bien rodés des scènes du ménage. A posteriori et d'un seul coup, la place que tenait le café à la maison me paraît se relier à celle dont le chargeaient les conflits de mes grands-parents. Et peut-être aussi est-ce la raison pour laquelle je m'y tiens comme un dernier bastion, comme la dernière des choses à laquelle je renoncerai. Comme si spontanément nous entendions tous soutenir et entretenir la satisfaction majeure qu'avait retirée ma grand-mère de sa fuite du domicile conjugal : pouvoir enfin céder à ce plaisir mineur sans irritation pour personne.

Mais ma mère, sa fille, avait pour disposition, y compris quand il s'agissait d'elle-même, de ne s'attacher qu'aux bonnes choses. Et les bonnes choses, en l'occurrence, c'était la geste valeureuse de son aîné : ses traversées du Grand Saint-Bernard à pied en hiver pour les rejoindre sur les rives du Léman. Bien que les récits maternels n'eussent pas la vibration que mon père imprimait aux siens, les apparitions inopinées de Darius dans l'embrasure de la porte, auquel la pénombre conférait un caractère sombre, sauvage et surnaturel, devenaient d'autant plus impressionnantes qu'elles se nourrissaient de mon imaginaire après s'être nourries du sien. Et pour l'intrépide rêveuse que j'étais, en ces temps où les rêves de gloire militaire de Victor Hugo hantaient mon esprit autant que son âme inquiète avant qu'il ne devienne poète, les prouesses à rebours de Darius (parce qu'au fond il n'était toujours question que de l'aller, et pas du retour au Val d'Aoste) se nimbaient, pour la descendante des Barca que j'aurais bien aimé être, des exploits légendaires d'Hannibal et, pour la patriote indéfectible que forgeaient l'histoire de France au lycée et sa sacralisation à la maison, de ceux de Bonaparte. L'épisode d'un sauvetage par les moines et les chiens fameux de l'hospice, dans des rigueurs dignes du Grand Nord de James Olivier Curwood, élargissait encore le cercle des représentations.

Par la suite, ma fibre italienne et les dimensions épiques des courses alpines en solitaire d'après-guerre ont doté cet oncle qui chassait le chamois, et ça je l'ai vu (pas la chasse évidemment, mais les piolets, les fusils, les jumelles, le ou les chiens) de l'aura supplémentaire de Walter Bonatti.



Le plus étonnant, c'est que les Taieb avaient aussi un personnage de la même trempe : Alfred, engagé volontaire à dix-sept ans le 22 août 1914. « *Le 22 août 14* », insistait mon père à chaque fois envahi par ce qu'avaient été les exaltations du moment et sur lesquelles le temps, d'une façon qui lui était toute personnelle, n'avait aucune prise, « *le 22 août 14, tu te rends compte !* ». Et il parachevait l'importance et l'agitation au sein desquelles avait été projetée son enfance par l'éblouissement éperdu dont l'avaient frappé la vision du jeune homme le soir de son départ pour le front dans l'uniforme haut en couleurs du 6^{ème} hussards et par la suite la représentation des opérations de son escadrille. Tous faits consignés au nom du seul Taieb du genre, Alfred, et que j'ai retrouvés, dans leur exposé laconique, enfouis dans les 74000 fiches mises en ligne par le Ministère de la Défense pour la mémoire des hommes de l'aéronautique militaire pendant la Grande Guerre. Que ces deux oncles, venus chacun d'ailleurs, se télescopent ainsi après tant d'années d'effacement n'est pas le simple produit, ni le produit simple, de mon imagination : en déterminant ma passion équestre, le cheval à bascule offert par l'oncle Alfred me disposait à la fougue qui leur était propre, et la biographie de l'empereur dont il l'avait accompagné à retraverser inlassablement les Alpes.

Comme l'oncle Alfred, Darius-Hannibal-Bonaparte-Bonatti n'a pas fait que m'enorgueillir de ses exploits. Il m'a offert deux objets capitaux.

Il y a d'abord eu la règle à calcul. C'était à Lyon dans l'immeuble populaire où il logeait et qui me reste aussi tortueusement bizarre que ses homologues italiens. Il a fourragé un moment dans ses affaires dont il a tiré un objet qu'il a brandi comme un bâton de maréchal. D'après mes souvenirs et les recherches que j'ai faites, ce devait être une version vulgarisée et réduite, partiellement en matière plastique de l'époque, du cylindre de calcul élaboré par Ernst Billeter à Zürich en 1881. Les résultats y étaient obtenus en faisant coulisser les impressions de la partie mobile

sur les impressions figurant sur le tambour. Mais, sur le moment et à jamais, ce sont ses paroles qui se sont gravées : « *Voilà, c'est une règle à calculer qu'on m'a donnée. Je ne sais pas m'en servir. Alors je voudrais que toi qui vas à l'école, quand tu sauras, tu me l'apprennes* ». Au fil du temps et des changements, la règle s'est perdue. Darius a succombé dans la rue d'une crise cardiaque. Je n'ai rien pu lui montrer. Mais ç'a été le point de départ d'une kyrielle de règles à calcul ultérieures, comme si la fascination qu'elles exerçaient sur moi était une manière de fixer l'instant fulgurant de ce passage de témoin, où m'était transmise l'éminence que l'anarchiste maçon qu'il était accordait aux connaissances, à leur élévation et à leur élévation par les études.

Et, presque coup sur coup, au retour à Tunis, il y a eu le second, moins brillant et énigmatique que le cylindre hiéroglyphique en plastoc vert, mais massif, ancrant dans latinité plus sûrement que *Salammbô* et *Quo Vadis* : le dictionnaire illustré latin-français de *Félix Gaffiot*. Et pas le *petit Gaffiot* par lequel, après l'examen d'entrée en sixième, on faisait normalement sa véritable entrée dans l'antiquité. Mais bien entendu le *Grand Gaffiot*. Comme Darius le Grand.

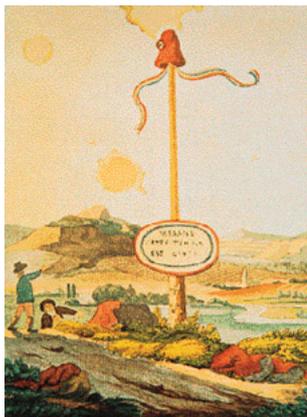
C'était dans les années d'après-guerre. La famille continuait avec constance à tirer le diable par la queue. Papa s'escrimait à conclure des courtages, qui réussissaient une fois sur cinquante et permettaient, toutes dettes alimentaires empilées réglées, de faire bombance pendant une journée. Après quoi la noria du crédit recommençait, jusqu'à ce que la décision de partir à Paris, que nous assimilions à une Nouvelle York, nous propulse dans une autre forme de dèche, cette fois sans plus de recours, ni de retour. Dans la lettre à son frère, Maman a plutôt raconté qu'on ne trouvait pas le dictionnaire dans les librairies de Tunis, en fait essentiellement la *librairie Saliba*. Ce qui était faux, mais que Darius a cru ou fait semblant de croire. Et personne ne saura jamais comment, lui le resté rital par fierté dans son pays d'adoption, a pu pécutiairement faire. Mais le *Gaffiot* est arrivé, diligemment et tout gonflé de son importance. En ce temps le papier était encore épais et la typographie aérée. C'était donc un gros dictionnaire, qui faisait un gros paquet. Je n'en jurerais pas, mais dans mon souvenir je l'ai eu pour la rentrée, comme si, sentant l'importance de la chose, la poste, de Tunis à Lyon, puis de Lyon à Tunis avait mis spécialement la gomme. Maman s'est mise à la machine à coudre pour lui faire une housse en tissu qui le préserve définitivement des manipulations et des accidents. Ça n'a pas mal réussi, puisqu'il est, nonobstant le jaunissement du papier et un peu d'usure, toujours là, quasiment neuf dans la même housse avec tous les autres dictionnaires de ma bibliothèque, instrument irremplaçable pour revenir, avec le *Bailly*, aux sources de notre langage, j'ai presque envie de dire du langage.

Au fond, avec la règle à calcul, au royaume des lettres qui m'était espéré, c'était plus qu'un coup de pouce que Darius me donnait. C'était un peu le globe et le sceptre dont il me confiait le dépôt.

Voyage au bout de soi

A l'époque des périples tous azimuts, l'alternance de transports ferroviaires et routiers tout juste bi-quotidiens, campant en plus chacun sur leur singularité nationale, conférait déjà au passage de Suisse en Italie un caractère suranné.

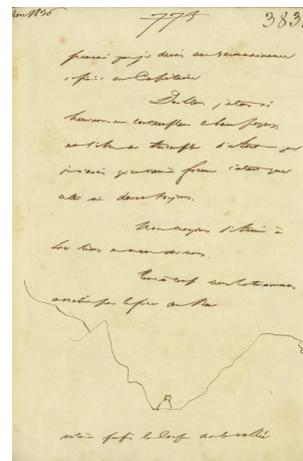
Mais la veille du départ l'implication latente du voyage l'a carrément repoussé d'un siècle. Dans l'imminence, le nom de Bourg Saint-Pierre a fini par raviver une brîbe isolée affaiblie des récits de ma mère, enfouie dans ces nulles parts, terres inconnues des labyrinthes mnésiques. En fait j'allais exactement rebrousser le chemin qu'avait suivi ma grand-mère pour gagner sa liberté.



A Martigny, on n'était déjà plus dans le charme «cosy» des stations helvétiques qui semblait avoir influencé jusqu'à la manière dont le temps avait façonné des paysages que l'altitude aurait du rendre sauvages. A quatre heures de l'après-midi, malgré le soleil de plomb qui muait le cours bordé de platanes en bourgade méridionale, il flottait quelque chose de la rudesse de la haute montagne, dont le versant valdôtain allait donner la pleine mesure.

C'était saisissant. Le jour et la nuit. Au sortir du tunnel du Grand Saint-Bernard l'urbanisation pimpante des Alpes côté suisse s'est effacée au profit d'un habitat accordé à l'âpreté des montagnes côté italien : des maçonneries ramassées de pierres grises appareillées à l'ancienne, aux fenêtres parcimonieuses, sous les toits lourds des lauzes, et dont les seuls ornements se résumaient aux ferrures des vantaux, ou à des balcons tristes et sommaires. Dans un transport intime j'ai pensé être envahie des exaltations romantiques. Le spectacle, quoiqu'il se présentât plus de deux siècles après, éveillait les mânes de Stendhal et une émotion comparable : « *D'ailleurs j'étais si heureux en contemplant ces beaux paysages et l'Arc de triomphe d'Aoste que je n'avais qu'un vœu à former c'était que cette vie durât toujours* ». Jusqu'où peuvent aller les affinités... Pour des motifs homologues, j'aurais même presque pu dire après coup du tunnel ce qu'il avait exprimé du col : « *Le Saint-Bernard, n'est-ce que ça ?* »

A la gare routière d'Aoste la petite silhouette solitaire de C. était bien là qui m'attendait, effaçant la reconnaissance de la vallée jusqu'aux moments de la grille d'entrée, puis de la montée sous les arbres du parc, du portail du château, de la traversée du salon, du passage, non pas de la mer Rouge, mais de la salle à manger entre la geste des Pyramides et celle d'Austerlitz, de la lumière déjà pâle filtrée par l'appareil frais des rideaux blancs de la chambre. Puis plus rien jusqu'au coucher, peut-être parce que j'allais devoir affronter l'enfermement obscur des nuits sans l'éclairage des villes et de toute façon créé par les persiennes closes.





Au matin, dans cette chambre quasi modèle des reconstitutions vis-contiennes et dans l'intimité paradoxale d'un ciel de lit patricien, à l'heure où le jet d'eau du bassin bruit dans l'assoupissement finissant du jardin et où les voix des terrassiers voisins s'élèvent sans éclats au-dessus de la rumeur montante de la vallée, j'ai senti que quelque chose s'était accompli. La continuation du passé dans le présent, mon installation existentielle dans ce passé présent me rétablissaient dans cet autre château qui avait dominé la vie de mes ancêtres et m'instituaient, moi à cet instant vivante, indubitablement et définitivement parmi eux. L'exclamation contrariée de Julien Sorel, « *Grand Dieu ! Pourquoi suis-je moi ?* », prenait ici au contraire la signification explicative du pour quoi j'étais moi. J'ai scellé plus tard cette identité en posant à Issogne sur le guichet de l'état civil la modeste bague ornée d'une pierre de lave portée par ma grand-mère, emblème actuel de trois générations de femmes.

Il y a un élément de la vallée dont on ne parle pas ou plus, c'est le vent. Chaque jour, de Saint-Vincent à Pré Saint-Didier, omniprésent, le vent se lève entre dix et onze heures et de midi dure jusqu'au soir, c'est le vent de fond. Avec les orages il atteint le jour un paroxysme, rabattant la pluie dans tous les sens avec une violence telle qu'elle pénètre dans les maisons toutes fenêtres et portes fermées ; la nuit, le vent des cimes qui le relaie réveille des terreurs d'enfant ou d'antan, tournoyant autour des demeures, les encerclant d'un souffle infernal, bacchanale effrayante substrat réel du sabbat des sorcières la nuit sur le Mont-Chauve ou de l'essaim des djinns qui s'abat en sifflant :

*“Cris de l'enfer! voix qui hurle et qui pleure !
L'horrible essaim, poussé par l'aquilon,
Sans doute, ô ciel ! s'abat sur ma demeure.
Le mur fléchit sous le noir bataillon.
La maison crie et chancelle penchée,
Et l'on dirait que, du sol arrachée,
Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,
Le vent la roule avec leur tourbillon !*



Wuthering Heights, les Hauts de Hurlevent ! Et, là, dans la pluie crépitante, le harcèlement des éclairs et les tréfonds ébranlés du tonnerre, sans être dans ces landes propices à leur imagination, c'était comme l'âme des enfants Brontë qui se manifestait.

Dans un train, il y a toujours une jeune fille qui s'abrite derrière un journal. En l'occurrence celle-ci faisait bien. Car, à Oulx, est venu occuper les places d'à côté un couple flanqué d'un enfant bavard, auquel les parents permettaient tout, tout en lui disant “*chéri, nonnonnon*” ou “*tu vois, l'idée c'est de ne pas*”, comme si le concept de l'interdit lui était familier et que l'interdit ne lui était pas l'habitude d'un jeu que sa malice était sûre de gagner. Heureusement la rage de son refus de dormir a fini par l'épuiser. Dès lors la sauvagerie des paysages de la Maurienne a pu parfaire en toute quiétude l'austérité de ceux que je quittais.